

GILLES DELEUZE (1926-1995)

FELIX GUATTARI (1930-1992)

L'ANTI-OEDIPE

CAPITALISME ET SCHIZOPHRÉNIE (1972)

LES ÉDITIONS DE MINUIT

4 ème de couverture

Qu'est-ce que l'inconscient ? Ce n'est pas un théâtre, mais une usine, un lieu et un agent de production. *Machines désirantes* : l'inconscient n'est ni figuratif ni structural, mais machinique. – Qu'est-ce que le délire ? C'est l'investissement inconscient d'un champ social historique. On délire les races, les continents, les cultures. La schizo-analyse est à la fois l'analyse des machines désirantes et des investissements sociaux qu'elles opèrent. – Qu'est-ce qu'Œdipe ? L'histoire d'une longue " erreur ", qui bloque les forces productives de l'inconscient, les fait jouer sur un théâtre d'ombres où se perd la puissance révolutionnaire du désir, les emprisonne dans le système de la famille. Le " familialisme " fut le rêve de la psychiatrie ; la psychanalyse l'accomplit, et les formes modernes de la psychanalyse et de la psychiatrie n'arrivent pas à s'en débarrasser. Tout un détournement de l'inconscient, qui nous empêche à la fois de comprendre et de libérer le processus schizophrénique.

LES MACHINES DÉSI RANTES

Page 7

Ça fonctionne partout, tantôt sans arrêt, tantôt discontinu. Ça respire, ça chauffe, ça mange. Ça chie, ça baise. Quelle erreur d'avoir dit le ça. Partout ce sont des machines, pas du tout métaphoriquement: des machines de machines, avec leurs couplages, leurs connexions. Une machine-organe est branchée sur une machine-source : l'une émet un flux, que l'autre coupe. Le sein est une machine qui produit du lait, et la bouche, une machine couplée sur celle-là. La bouche de l'anorexique hésite entre une machine à manger, une machine anale, une machine à parler, une machine à respirer (crise d'asthme). C'est ainsi qu'on est tous bricoleurs; chacun ses petites machines. Une machine-organe pour une machine-énergie, toujours des flux et des coupures.

[]

Page 11

Les machines désirantes sont des machines binaires, à règle binaire ou régime associatif; toujours une machine couplée avec une autre. La synthèse productive, la production de production, a une forme connective : « et », « et puis) ... C'est qu'il y a toujours une machine productrice d'un flux, et une autre qui lui est connectée, opérant une coupure, un prélèvement de flux (le sein - la bouche). Et comme la première est à son tour connectée à une autre par rapport à laquelle elle se comporte comme coupure ou prélèvement, la série binaire est linéaire dans toutes les directions. Le désir ne cesse d'effectuer le couplage de flux continus et d'objets partiels essentiellement fragmentaires et fragmentés. Le désir fait couler, coule et coupe.

[]

Connecticut, Connect - 1 - cut, crie le petit Joey. Bettelheim fait le tableau de cet enfant qui ne vit, ne mange, ne défèque ou ne dort qu'en se branchant sur des machines pourvues de moteurs, de fils, de lampes, de carburateurs, d'hélices et de volants : machine électrique alimentaire, machine-auto pour respirer, machine lumineuse anale. Peu d'exemples manifestent aussi bien le régime de la production désirante, et la manière dont le passage fait partie du fonctionnement même, ou la coupure, des connexions machiniques. Sans doute dira-t-on que cette vie mécanique, schizophrénique, exprime l'absence et la destruction du désir plutôt que le désir, et suppose certaines attitudes parentales de négation extrêmes auxquelles l'enfant réagit en se faisant machine.

[]

Dans les machines désirantes tout fonctionne en même temps, mais dans les hiatus et les ruptures, les pannes et les ratés, les intermittences et les courts-circuits, les distances et les morcellements, dans une somme qui ne réunit jamais ses parties en un tout. C'est que les coupures y sont productives, et sont elles-mêmes des réunions. Les disjonctions, en tant que disjonctions, sont inclusives. Les consommations mêmes sont des passages, des devenir et des revenir.

[]

« Je me souviens depuis l'âge de huit ans, et même avant, m'être toujours demandé qui j'étais, ce que j'étais et pourquoi vivre, je me souviens à l'âge de six ans dans une maison du boulevard de la Blancarde à Marseille (n° 59 exactement) m'être demandé à l'heure du goûter, pain chocolat qu'une certaine femme dénommée mère me donnait, m'être demandé ce que c'était, que d'être et de vivre, ce que c'était que de se voir respirer, et avoir voulu me respirer afin d'éprouver le fait de vivre et de voir s'il me convenait et en quoi il me convenait ». (Artaud, « Je n'ai jamais rien étudié . . . », in 84, déc. 1950.)

C'est là l'essentiel : une question se pose à l'enfant, qui sera peut-être « rapportée » à la femme nommée maman, mais qui n'est pas produite en fonction d'elle, qui est produite dans le jeu des machines désirantes, par exemple au niveau de la machine bouche-air ou de la machine à goûter - qu'est-ce que vivre ? qu'est-ce que respirer ? Qu'est-ce que moi ? qu'est-ce que la machine à respirer sur mon corps sans organes ? L'enfant est un être métaphysique. Comme pour le cogito cartésien, les parents ne sont pas dans ces question-là. Et l'on a tort de confondre le fait que la question soit rapportée aux parents (au sens de racontée, exprimée) avec l'idée qu'elle se rapporte à eux (au sens d'un rapport naturel avec eux). En encadrant la vie de l'enfant dans l'Œdipe, en faisant des relations familiales l'universelle médiation de l'enfance, on se condamne à méconnaître la production de l'inconscient lui-même, et les mécanismes collectifs qui portent à cru sur l'inconscient, notamment tout le jeu du refoulement originaire, des machines désirantes et du corps sans organes.

[]

Le corps sans organes est le modèle de la mort.

LA SCHIZO-ANALYSE

Page 130

La schizo-analyse est à la fois une analyse transcendantale et matérialiste. Elle est critique, en ce sens qu'elle mène la critique d'Œdipe, ou mène Œdipe au point de sa propre auto-critique. Elle se propose d'explorer un inconscient transcendantal, au lieu de métaphysique ; matériel, au lieu d'idéologique ; schizophrénique, au lieu d'œdipien ; non figuratif, au lieu d'imaginaire ; réel, au lieu de symbolique ; machinique, au lieu de structural ; moléculaire, micropsychique et micrologique, au lieu de molaire ou grégaire ; productif, au lieu d'expressif. Et il s'agit ici de principes pratiques comme directions de la « cure ».

[]

Page 213

La schizo-analyse renonce à toute interprétation, parce qu'elle renonce délibérément à découvrir un matériel inconscient : l'inconscient ne veut rien dire. En revanche, l'inconscient fait des machines, qui sont celles du désir, et dont la schizo-analyse découvre l'usage et le fonctionnement dans l'immanence aux machines sociales. L'inconscient ne dit rien, il machine. Il n'est pas expressif ou représentatif, mais productif. Un symbole est uniquement une machine sociale qui fonctionne comme machine désirante, une machine désirante qui fonctionne dans la machine sociale, un investissement de la machine sociale par le désir.

[]

Page 324

Reverser le théâtre de la représentation dans l'ordre de la production désirante : toute la tâche de la schizo-analyse.

[]

Page 352

La thèse de la schizo-analyse est simple : le désir est machine, synthèse de machines, agencement machinique- machines désirantes. Le désir est de l'ordre de la production, toute production est à la fois désirante et sociale. Nous reprochons donc à la psychanalyse d'avoir écrasé cet ordre de la production, de l'avoir reversé dans la représentation.

[]

page 371

Détruire, détruire : la tâche de la schizo-analyse passe par la destruction, tout un nettoyage, tout un curetage de l'inconscient. Détruire Œdipe, l'illusion du moi, le fantôme du surmoi, la culpabilité, la loi, la castration ...

[]

C'est pourquoi la schizo-analyse inversement doit se livrer de toutes ses forces aux destructions nécessaires. Détruire croyances et représentations, scènes de théâtre. Et jamais pour cette tâche elle n'aura d'activité trop malveillante. Faire sauter Œdipe et la castration, intervenir brutalement, chaque fois qu'un sujet entonne le chant du mythe ou les vers de la tragédie, le ramener toujours à l'usine

[]

La psychanalyse se fixe sur les représentants imaginaires et structuraux de re-territorialisation, tandis que la schizo-analyse suit les indices machiniques de déterritorialisation.

Dans sa tâche destructrice, la schizo-analyse doit procéder le plus vite possible, mais aussi ne peut procéder qu'avec une grande patience, une grande prudence, en défaisant successivement les territorialités et re-territorialisations représentatives par lesquelles un sujet passe dans son histoire individuelle. Car il y a plusieurs couches, plusieurs plans de résistance venus du dedans ou imposés du dehors. La schizophrénie comme processus, la déterritorialisation comme processus est inséparable des stases qui l'interrompent, ou bien qui l'exaspèrent, ou bien qui la font tourner en rond, et qui la re-territorialisent en névrose, en perversion, en psychose. Au point que le processus ne peut se dégager, se poursuivre lui-même et s'accomplir que dans la mesure où il est capable de créer - quoi donc ? une terre nouvelle. Il faut dans chaque cas repasser par les vieilles terres, étudier leur nature, leur densité, chercher comment se groupent sur chacune les indices machiniques qui permettent de la dépasser. Terres familiales œdipiennes de la névrose, terres artificielles de la perversion, terres asilaires de la psychose, comment sur elles reconquérir chaque fois le processus, reprendre constamment le voyage ? La Recherche du temps perdu comme grande entreprise de schizo-analyse : tous les plans sont traversés jusqu'à leur ligne de fuite moléculaire, schizophrénique ; ainsi dans le baiser où le visage d'Albertine saute d'un plan de consistance à un autre pour se défaire enfin dans une nébuleuse de molécules. Le lecteur risque toujours, lui, de s'arrêter à tel plan, et de dire oui, c'est là que Proust s'explique. Mais le narrateur-araignée ne cesse de défaire toiles et plans, de reprendre le voyage, d'épier les signes ou les indices qui fonctionnent comme des machines et le feront aller plus loin. Ce mouvement même est l'humour, l'humour noir. Les terres familiales et névrotiques d'Œdipe, là où s'établissent les connexions globales et personnelles, oh, le narrateur ne s'y installe pas, il n'y reste pas, il les traverse, il les profane, il les perce, il liquide même sa grand-mère avec une machine à lacer les souliers. Les terres perverses de l'homosexualité, là où s'établissent les disjonctions exclusives des femmes avec les femmes, des hommes avec les hommes, sautent de même en fonction des indices machiniques qui les minent. Les terres psychotiques, avec leurs conjonctions sur place (Charlus est donc certainement fou, Albertine l'était donc peut-être !), sont traversées à leur tour jusqu'au point où le problème ne se pose plus, ne se pose plus ainsi. Le narrateur continue sa propre affaire, jusqu'à la patrie inconnue, la terre inconnue que, seule, crée sa propre œuvre en marche, la Recherche du temps perdu « in progress », fonctionnant comme machine désirante capable de recueillir et de traiter tous les indices. Il va vers ces nouvelles régions où les connexions sont toujours partielles et non personnelles, les conjonctions, nomades et polyvoques, les disjonctions incluses, où l'homosexualité et l'hétérosexualité ne peuvent plus se distinguer : monde des communications transversales, où le sexe non humain enfin conquis se confond avec les fleurs, terre nouvelle où le désir fonctionne d'après ses éléments et ses flux moléculaires. Un tel voyage n'implique pas nécessairement de grands mouvements en extension, il se fait immobile, dans une chambre et sur un corps sans

organes, voyage intensif qui défait toutes les terres au profit de celle qu'il crée,

[]

Pages 384 /385

Mais la tâche négative ou destructrice de la schizo-analyse n'est séparable en aucune façon de ses tâches positives (toutes sont menées nécessairement en même temps). La première tâche positive consiste à découvrir chez un sujet la nature, la formation ou le fonctionnement de ses machines désirantes, indépendamment de toute interprétation. Qu'est-ce que c'est, tes machines désirantes, qu'est-ce que tu fais entrer dans tes machines, et sortir, comment ça marche, quels sont tes sexes non humains ? Le schizo-analyste est un mécanicien, et la schizo-analyse, uniquement fonctionnelle. Elle ne peut pas à cet égard en rester à l'examen encore interprétatif (du point de vue de l'inconscient) des machines sociales dans lesquelles le sujet est pris comme rouage ou comme usager, ni des machines techniques qui sont en sa possession favorite, ou qu'il perfectionne ou même fabrique par bricolage, ni de l'emploi qu'il fait de machines dans ses rêves et ses fantasmes. Elles sont encore trop représentatives, et représentent de trop grosses unités - même les machines perverses du sadique ou du masochiste, les machines à influencer du paranoïaque ...

[]

Pages 404 /405

Voilà les machines désirantes, - avec leurs trois pièces : les pièces travailleuses, le moteur immobile, la pièce adjacente, - leurs trois énergies : Libido, Numen et Voluptas, leurs trois synthèses : les synthèses connectives d'objets partiels et Bux, les synthèses disjonctives de singularités et chaînes, les synthèses conjonctives d'intensités et devenirs. Le schizo-analyste n'est pas un interprète, encore moins un metteur en scène, c'est un mécanicien, micro-mécanicien. Il n'y a pas de fouille ou d'archéologie dans l'inconscient, il n'y a pas de statues : rien que des pierres à sucer, à la Beckett, et autres éléments machiniques d'ensembles déterritorialisés. Il s'agit de trouver quelles sont les machines désirantes de quelqu'un, comment elles marchent, avec quelles synthèses, quels emballements, quels ratés constitutifs, avec quels flux. quelles chaînes, quels devenirs dans chaque cas. Aussi bien cette tâche positive ne peut-elle être séparée des destructions indispensables, de la destruction des ensembles molaires, structures et représentations qui empêchent la machine de fonctionner. Il n'est pas facile de retrouver les molécules, même la molécule géante, leurs chemins, leurs zones de présence et leurs synthèses propres, à travers les grands amas qui remplissent le préconscient, et qui délèguent leurs représentants dans l'inconscient lui-même, immobilisant les machines, les faisant taire, les engluant, les sabotant, les coinçant, les clouant. Ce ne sont pas les lignes de pression de l'inconscient qui comptent, ce sont au contraire ses lignes de fuite. Ce n'est pas l'inconscient qui fait pression sur la conscience, c'est la conscience qui fait pression et garrot, pour l'empêcher de fuir. Quant à l'inconscient, il est comme le contraire platonicien à l'approche de son contraire : il fuit ou il périt.

[]

Page 409

la première thèse de la schizo-analyse est : tout investissement est social, et de toute manière porte sur un champ social historique.

[]

la seconde thèse de la schizo-analyse : on distinguera dans les investissements sociaux l'investissement libidinal inconscient de groupe ou de désir, et l'investissement préconscient de classe ou d'intérêt

[]

La différence fondamentale entre la psychanalyse et la schizo-analyse est la suivante : c'est que la schizo-analyse atteint à un inconscient non figuratif et non symbolique, pur figuraI abstrait au sens où l'on parle de peinture abstraite, flux-schlzes ou réel-désir, pris en dessous des conditions minima d'identité.

[]

La quatrième et dernière thèse de la schizo-analyse est donc la distinction de deux pôles de l'investissement libidinal social, le pôle paranoïaque, réactionnaire et fascisant, le pôle schizoïde révolutionnaire.

Ceux qui nous auront lu jusqu'ici auront peut-être beau coup de reproches à nous faire : trop croire aux pures potentialités de l'art et même de la science ; nier ou mini miser le rôle des classes et de la lutte de classes ; militer pour un irrationalisme du désir ; identifier le révolutionnaire au schizo ; tomber dans tous ces pièges connus, trop connus. Ce serait une mauvaise lecture, et nous ne savons pas ce qui vaut mieux, d'une mauvaise lecture ou pas de lecture du tout. Et sûrement il y a d'autres reproches bien plus graves, auxquels nous n'avons pas pensé. Mais, pour les précédents, nous disons en premier lieu que l'art et la science ont une potentialité révolutionnaire, et rien d'autre, et que cette potentialité apparaît d'autant plus qu'on se demande moins ce qu'ils veulent dire, du point de vue de signifiés ou d'un signifiant forcément réservés aux spécialistes ; mais ils font passer dans le socius des flux de plus en plus décodés et déterritorialisés, sensibles à tout le monde, qui forcent l'axiomatique sociale à se compliquer de plus en plus, à se saturer davantage, au point que l'artiste et le savant peu vent être déterminés à rejoindre une situation objective révolutionnaire en réaction contre les planifications autoritaires d'un Etat par essence incompetent et surtout castrateur (car l'Etat impose un Œdipe proprement artistique, un Œdipe proprement scientifique). En second lieu, nous n'avons nulle ment minimisé l'importance des investissements préconscients de classe et d'intérêt, qui sont fondés dans l'infrastructure elle-même ; mais nous leur attachons d'autant plus d'importance qu'ils sont dans l'infrastructure l'indice d'investissements libidinaux d'une autre nature, et qui peuvent se concilier avec eux, ou être en contrariété avec eux. Ce qui n'est qu'une manière de poser la question « Comment la révolution peut-elle être trahie ? », une fois dit que les trahisons n'attendent pas, mais sont là dès le début (maintien d'investissements paranoïaques inconscients dans les groupes révolutionnaires). Et si nous invoquons le désir comme instance révolutionnaire, c'est parce que nous croyons que la société capitaliste peut supporter beaucoup de manifestations d'intérêt, mais aucune manifestation de désir, qui suffirait à faire sauter ses structures de base, même au niveau de l'école maternelle. Nous croyons au désir comme à l'irrationnel de toute rationalité, et non pas parce qu'il est manque, soif ou aspiration, mais parce qu'il est production de désir et désir qui produit, réel-désir ou réel en lui-même. Enfin, nous ne pensons nullement que le révolutionnaire soit schizophrène ou l'inverse. Au contraire, nous n'avons cessé de distinguer le

schizophrène comme entité, et la schizophrénie comme processus ; or celui-là ne peut se définir que par rapport aux arrêts, aux continuations dans le vide ou aux illusions finalistes que la répression impose au processus lui-même. Ce pourquoi nous avons seulement parlé d'un pôle schizoïde dans l'investissement libidinal du champ social, pour éviter autant que possible la confusion du processus schizo-phrénique avec la production d'un schizophrène. Le processus schizo-phrénique (pôle schizoïde) est révolutionnaire, au sens même où le procédé paranoïaque est réactionnaire et fasciste ; et, débarrassées de tout familialisme, ce ne sont pas ces catégories psychiatriques qui doivent nous faire comprendre les déterminations économique-politiques, mais exactement le contraire. Et puis, surtout, nous ne cherchons aucune dérobade en disant que la schizo-analyse en tant que telle n'a strictement aucun programme politique à proposer. Si elle en avait un, ce serait tout à la fois grotesque et inquiétant. Elle ne se prend pas pour un parti, ni même pour un groupe, et ne prétend pas parler au nom des masses. Un programme politique n'est pas censé s'élaborer dans le cadre de la schizo analyse. Enfin quelque chose qui ne prétend pas parler au nom de quoi que ce soit, pas même et surtout pas au nom de la psychanalyse : rien que des impressions, impression que ça va mal dans la psychanalyse, et que ça va mal depuis le début. Nous sommes encore trop compétents, nous voudrions parler au nom d'une incompétence absolue. Quel qu'un nous a demandé si nous avions jamais vu un schizophrène, non, non, nous n'en avons jamais vu . Si quelqu'un trouve que ça va bien dans la psychanalyse, nous ne parlons pas pour lui, et pour lui nous retirons tout ce que nous avons dit. Alors, quel est le rapport de la schizo-analyse avec la politique d'une part, avec la psychanalyse d'autre part ? Tout tourne autour des machines désirantes et de la production de désir. La schizo-analyse en tant que telle ne pose pas le problème de la nature du socius qui doit sortir de la révolution ; elle ne prétend nullement valoir pour la révolution même. Un socius étant donné, elle demande seulement quelle place il réserve à la production désirante, quel rôle moteur y a le désir, sous quelles formes s'y fait la conciliation du régime de la production désirante et du régime de la production sociale, puisque c'est la même production de toute manière, mais sous deux régimes différents - s'il y a donc, sur ce socius comme corps plein, possibilité de passer d'une face à une autre, c'est-à-dire de la face où s'organisent les ensembles molaires de production sociale, à cette autre face non moins collective où se forment les multiplicités moléculaires de production désirante, - si un tel socius peut, et jusqu'à quel point, supporter le renversement de puissance qui fait que la production désirante s'assujettit la production sociale, et pourtant ne la détruit pas, puisque c'est la même production sous la différence de régime, - s'il y a, et comment, formation de groupes sujets, etc. Et si l'on nous répond que nous réclamons les fameux droits à la paresse, ou à l'improductivité, ou à la production de rêve et de fantasme, une fois de plus nous sommes bien contents, puisque nous n'avons pas cessé d::: dire le contraire, et que la production désirante produisait du réel, et que le désir avait peu de choses à voir avec le fantasme et le rêve. Contrairement à Reich, la schizo-analyse ne fait aucune distinction de nature entre l'économie politique et l'économie libidinale. Elle demande seulement quels sont sur un socius les indices mécaniques, sociaux et techniques, qui s'ouvrent sur les machines désirantes, qui entrent dans les pièces, rouages et moteurs de celles-ci, autant qu'elles font entrer celles-ci dans leurs propres pièces, rouages et moteurs. Chacun sait qu'un schizo est une machine j tous les schizos le disent, et pas seulement le petit Joey. La question est de savoir si les schizophrènes sont les machines vivantes d'un travail mort, qu'on oppose alors aux machines mortes du travail vivant tel qu'on l'organise dans le capitalisme. Ou bien au contraire si machines désirantes, techniques et sociales s'épousent dans un processus de production schizo-phrénique qui, dès lors, n'a plus de schizophrènes à produire. Quand Maud Mannoni dans sa Lettre aux ministres écrit : « Un de ces adolescents, déclaré inapte aux études, suit une classe de 3e fort honorablement, à condition qu'il fasse de la mécanique. La mécanique le passionne. Le garagiste a été son meilleur soignant. Si nous lui ôtons la mécanique il redeviendra schizophrène », elle n'a pas pour intention de vantt'r l'ergothérapie, ni les vertus de l'adaptation sociale. Elle marque le point où la machine sociale, la machine technique, la machine désirante s'épousent étroitement et font communiquer leurs régimes. Elle demande si cette société est capable de cela, et ce qu'elle vaut si elle n'en est pas capable. Et c'est bien le sens des machines sociales, techniques, scientifiques, artistiques, quand elles sont

révolutionnaires : former des machines désirantes dont elles sont déjà l'indice dans leur régime propre, en même temps que les machines désirantes les forment, dans le régime qui est le leur et comme position de désir. Quelle est enfin l'opposition de la schizo-analyse avec la psychanalyse, dans l'ensemble de ses tâches négatives et positives ? Nous n'avons pas cessé d'opposer deux sortes d'inconscient ou deux interprétations de l'inconscient : l'une, schizo-analytique, l'autre, psychanalytique ; l'une, schizophrénique, l'autre névrotique-œdipienne ; l'une abstraite et non figurative, et l'autre, imaginaire ; mais, aussi bien, l'une réellement concrète, et l'autre symbolique ; l'une machinique, et l'autre structurale ; l'une moléculaire, micropsychique et micrologique, l'autre molaire ou statistique ; l'une matérielle, et l'autre idéologique ; l'une productive, et l'autre expressive. Nous avons vu comment la tâche négative de la schizo-analyse devait être violente, brutale : défamiliariser, désœdipianiser, décastrer, déphalliciser, défaire théâtre, rêve et fantasme, décoder, déterritorialiser - un affreux curetage, une activité malveillante. Mais tout se fait en même temps. Car, en même temps, le processus se libère, processus de la production désirante suivant ses lignes de fuite moléculaires qui définissent déjà la tâche mécanicienne du schizo-analyste. Et encore les lignes de fuite sont de pleins investissements molaire ou sociaux, qui mordent sur le champ social tout entier : si bien que la tâche de la schizo-analyse est enfin de découvrir dans chaque cas la nature des investissements libidinaux du champ social, leurs conflits possibles intérieurs, leurs rapports avec les investissements préconscients du même champ, leurs conflits possibles avec ceux-ci, bref, le jeu tout entier des machines désirantes et de la répression de désir. Accomplir le processus, non pas l'arrêter, non pas le faire tourner à vide, non pas lui donner un but. Jamais on n'ira, assez loin dans la déterritorialisation, le décodage des flux. Car la nouvelle terre (« En vérité, la terre deviendra un jour un lieu de guérison ») n'est pas dans les reterritorialisations névrotiques ou perverses qui arrêtent le processus ou lui fixent des buts, elle n'est pas plus en arrière qu'en avant, elle coïncide avec l'accomplissement du processus de la production désirante, ce processus qui se trouve toujours déjà accompli en tant qu'il procède, et tant qu'il procède. Il nous reste donc à voir comment procèdent effectivement, simultanément, ces diverses tâches de la schizo-analyse.

FIN DU LIVRE

EXTRAITS d'une conférence donnée à Milan en mai 1973 par Gilles DELEUZE
Réponse de Gilles DELEUZE à une question d'un participant sur l'Anti-Oedipe

dans

L'ÎLE DÉSÉRTE

GILLES DELEUZE (1925-1995)

Textes et entretiens 1953-1974

édition préparée par David Lapoujade

LES ÉDITIONS DE MINUIT

Pages 387-388

Un participant (G.Jervis) relève une différence de contenu [dans la conférence] par rapport à l'Anti-Oedipe, par exemple la disparition de la « notion de « schizo-analyse » en faveur de celle d'analyse anti-psychanalytique » et il note une évolution sensible : il ne s'agit plus de critiquer l'Oedipe, mais la psychalyse. Quelle est la raison de cette évolution?

Réponse. - Jervis a tout à fait raison, Ni Guattari ni moi nous ne sommes très attachés à la poursuite ni même à la cohérence de ce que nous écrivons. Nous souhaiterions le contraire, nous souhaiterions que la suite de *L'Anti-Œdipe* fût en rupture avec ce qui précède, avec le premier tome, et puis, s'il y a des choses qui ne vont pas dans le premier tome, aucune importance. Je veux dire que nous ne faisons pas partie des auteurs qui conçoivent ce qu'ils écrivent comme une œuvre qui doit être cohérente; si nous changeons, c'est très bien, alors il ne faut plus nous parler du passé. Mais Jervis dit deux choses qui sont importantes : actuellement nous ne nous en prenons pas trop à l'Œdipe mais plus à l'institution, à la machine psychanalytique dans son ensemble. Il va de soi que la machine psychanalytique comprend des dimensions au-delà de l'Œdipe, il y a donc pour nous des raisons pour que ce ne soit plus le problème essentiel. Jervis ajoute que la direction de notre travail actuel est plus politique et que nous avons aussi renoncé ce matin à utiliser le terme de schizo-analyse. Je voudrais dire plusieurs choses à cet égard, de la façon la plus modeste possible. Quand un terme est lancé, et qu'il a un minimum de succès, comme il est arrivé pour « machine désirante » ou pour « schizo-analyse », ou on le reprend et alors c'est très fâcheux, c'est déjà la récupération, ou bien on y renonce, et il faut en trouver d'autres, pour tout déplacer. Il y a des mots dont, Félix et moi, nous sentons qu'il est urgent de ne plus les utiliser: schizo-analyse, machine désirante, c'est horrible, si nous les utilisons, nous sommes pris au piège. Nous ne savons pas très bien, nous ne croyons pas aux mots; lorsque nous utilisons un mot, nous avons envie de dire: si ce mot ne vous plaît pas, trouvez-en un autre, on s'arrange toujours. Les mots sont des substituts possibles à l'infini. Quant au contenu de ce que nous faisons, il est vrai que le premier tome de *l'Anti-Oedipe* a consisté dans le fait d'établir des espèces de dualités. Il y avait, par exemple, une dualité entre la paranoïa et la schizophrénie, et nous pensions découvrir une dualité de régimes entre un régime paranoïaque et un régime schizophrénique. Ou bien, cette dualité que nous avons essayé d'établir entre le molaire et le moléculaire. Il fallait en passer par là. Je ne dis pas que nous dépassons ça, mais cela ne nous intéresse plus. A présent, ce que nous voudrions tenter de montrer, c'est comment l'un est ancré à l'autre, que l'un est lié à l'autre. C'est-à-dire comment, finalement, c'est au sein des grands ensembles paranoïaques que s'organisent des petites fuites de schizophrénie.